

CHRONIQUES GÉNÉRALES

LES ÉTUDES HONGROISES RELATIVES A L'HISTOIRE DE L'HUMANISME

Pour compléter ma documentation sur l'humaniste André DUDITH, j'ai fait en octobre 1933, un voyage en Hongrie, au cours duquel toutes facilités m'ont été données pour mon séjour et mes recherches, grâce en premier lieu à l'intervention de M. Molnos, directeur du « Centre d'Études Hongroises en France ». On trouvera, utilisée, l'information que j'ai recueillie dans mon ouvrage récemment publié¹. Mais je voudrais, en groupant ici quelques renseignements généraux, mettre en lumière tout l'intérêt qu'on porte en Hongrie à l'histoire de l'humanisme envisagée comme il convient sur le plan international. Dans ce domaine, on ne peut en effet s'arrêter à des frontières que la Société des humanistes ne connaissait pas. Ce point de vue devait être, en Hongrie, admis plus naturellement qu'ailleurs. Au xvi^e siècle, l'invasion turque entraînant la disparition de ce brillant foyer d'études auquel reste attaché le nom de Mathias Corvin, contraignit les humanistes hongrois à une vie errante. Selon leurs affinités culturelles ou religieuses, on les voit séjourner en Italie ou en France, en Allemagne ou en Pologne ; le plus souvent ils vont d'un pays à l'autre, recueillant, grâce à leur souplesse d'adaptation, le bénéfice d'expériences diverses, tandis qu'ils coopèrent efficacement à la diffusion des idées. Ainsi nous apparaît la carrière d'un Jean SAMBUC et celle d'un André DUDITH, qui, tous deux, représentent si bien l'humanisme hongrois dans la seconde moitié du xvi^e siècle, avec sa variété d'aptitudes et ses tendances cosmopolites. Le grand mouvement intellectuel que résume ce mot : *l'humanisme*, rencontre donc légitimement une faveur particulière en Hongrie. Pour l'attester, il suffit de rappeler aux lecteurs de cette revue, les noms de MM. les Pr^s HUSZTI, THIENEMANN, ECKARDT, ZOLNAI, FÓGEL, spécialistes éminents qui consacrent à cette étude l'essentiel ou une part notable de leurs travaux, et forment des disciples dont plusieurs se sont déjà fait connaître par d'utiles contributions.

(1) Pierre Costil, *André Dudith, humaniste hongrois (1533-1589). Sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs*. Paris, 1935, Éd. « Belles Lettres », 482 pages

Avant de poursuivre, une précision doit être donnée pour délimiter, d'un côté, un terrain déjà trop vaste. L'humanisme, littérature universelle, internationale, d'expression latine, ayant pour base la culture grecque, ne doit pas être confondu avec la littérature nationale d'un pays exprimée dans sa langue propre. Il y a sans doute échange d'influences entre les deux domaines, mais les rapports de l'humanisme, dans chaque pays, avec la littérature nationale, sont moins essentiels que ceux qui manifestent leur accord avec les tendances européennes, et avec la tradition commune, dans l'ordre de la culture gréco-latine. Ainsi, le fait de voir les lettres hongroises représentées, même avant la Renaissance, par des textes de caractère religieux, qu'étudient aujourd'hui des spécialistes comme Mgr Damian Vargha, n'a qu'une importance secondaire au point de vue où nous nous plaçons. A ces spécialistes revient le soin d'apprécier ces textes et de déterminer dans quelle mesure le fait littéraire se dégage de la production hagiographique. Pour l'historien de l'humanisme, il n'y a là qu'un élément d'information sur la nuance particulière du substratum ethnique ; mais les caractères généraux du mouvement qu'il étudie n'en sont pas modifiés. La même formation, des aspirations communes, rassemblent à travers l'Europe tous les humanistes, qu'ils soient de Paris ou de Vienne, de Leyde ou de Cracovie, de Budapest ou de Padoue ; c'est la fortune des lettres grecques et latines qu'il faut étudier d'abord pour comprendre leurs œuvres et les problèmes généraux de l'humanisme à chaque période de son développement.

Dans les diverses parties de cette vaste discipline, quelles sont les tâches actuelles ? — Publier les textes littéraires, les correspondances, les documents, inventorier les ressources des archives et bibliothèques, faire les enquêtes biographiques, dégager par des vues d'ensemble le mouvement des idées. Intéressants en eux-mêmes, les résultats positifs acquis dans ces diverses directions par les savants hongrois, le sont également par le souci d'organiser méthodiquement le travail collectif. En ce qui concerne la publication des textes, je mentionnerai la collection éditée sous le patronage scientifique de MM. Fögel et B. Iványi, et dirigée par M. L. Juhász, de Szeged, *Bibliotheca Scriptorum mediæ recentisævorum* (Teubner édit.). Consacrée d'abord aux origines italiennes de l'humanisme hongrois, un élargissement progressif de son cadre doit lui permettre d'accueillir également les textes des autres pays. A côté des écrits littéraires, comme les poésies de Conrad, Celtes, Naldius, Strozza, les *Carmina* de Nicolas Oláh et Nicolas Istvánffy, le recueil des œuvres de Janus Pannonius, — dont l'édition, par M. Huszti, est très prochaine, — les correspondances du temps trouvent place dans cette collection. Je peux annoncer, pour un

proche avenir, les premières éditions complètes des lettres de J. Sambuc et d'André Dudith. M. H. Gerstinger, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque de Vienne, s'est particulièrement occupé des manuscrits de Sambuc, qui constituent un fonds important de cette Bibliothèque : il était mieux qualifié que personne pour éditer sa correspondance. Quant à celle d'André Dudith qui, d'après un recensement personnel, doit comprendre trois cent cinquante à quatre cents lettres environ, inédites dans la proportion des deux tiers, c'est en collaborant avec M. L. Juhász que je compte en entreprendre la publication. Elle sera précédée d'un ou deux volumes d'*Opera Varia*. Ces écrits sont fort dispersés, en partie inédits, et la rareté de certaines éditions anciennes, les erreurs d'attribution, nous ont paru justifier le projet d'une publication d'ensemble. En général, la publication des correspondances d'humanistes est un problème à l'ordre du jour. Des spécialistes comme MM. les P^{rs} Kot, de Cracovie ; et Lebègue, de Rennes, ont proposé des directives pour un travail méthodique. On peut déjà consulter l'importante correspondance de l'évêque hongrois, Verancsics, humaniste et diplomate, qui forme plusieurs volumes de la collection (*Monumenta Hungarica historica*).

En dehors des témoignages littéraires et des lettres, les documents les plus instructifs pour l'histoire de l'humanisme sont ceux qui concernent la vie universitaire et le progrès des sectes religieuses. Les recueils d'A. Veress sur les étudiants hongrois en Italie peuvent servir de modèles à d'autres travaux du même genre. D'autre part, des collections de textes qui s'enrichissent progressivement, permettent de suivre, depuis leurs origines, le développement et les luttes des diverses églises en Hongrie : ainsi, le recueil déjà ancien de Fabo et celui, plus récent, de Stromp et Zsinka.

En Hongrie, comme ailleurs, un répertoire méthodique d'Archives publiques et privées rendrait de grands services. Un exemple tout récent nous vient de Pologne, où, il est vrai, les collections sont fort dispersées. Je signale en Hongrie l'importance que présentent les quarante volumes de documents manuscrits conservés à la Bibliothèque municipale (anciennement épiscopale) de Pécs et qui proviennent de J. Koller ; ils contiennent l'information rassemblée par celui-ci pour sa classique histoire de l'Évêché de Cinq Églises (Pécs), qui compta des prélats humanistes comme Janus Pannonius et André Dudith. Du moins en ce qui concerne la recherche des éditions rares, on peut consulter les ouvrages bibliographiques de Petrik et de Szabó-Hellebrant, et surtout l'excellent catalogue, tout récemment achevé par L. Dési, de l'importante collection formée par le comte Alex. Apponyi, trésor d'ouvrages précieux, aujourd'hui conservé au Musée National de

Budapest, et qui fournit un secours indispensable pour toute recherche relative à l'histoire littéraire de la Hongrie.

Parmi les travaux biographiques, je rappellerai les essais récents de Faludi et de Bach, qui étudient respectivement Dudith et J. Sambuc dans leurs relations avec les humanistes français. Ce problème particulier de l'influence française sur la culture hongroise au xvi^e siècle, M. Eckardt, à qui l'on doit une étude sur Rémi Belleau, l'avait déjà traité notamment à propos de l'évêque humaniste Gosztonyi qui fit un séjour d'études à Paris. D'autres, M. Balint Vargha, dans une biographie complète ; M. A. Lang, dans un article, ont étudié les retentissements obtenus en Hongrie par l'œuvre de certains réformateurs et humanistes français : Th. de Bèze et Pierre Ramus. L'Institut français de Szeged éditée, sous la direction de M. Béla Zolnai, une collection fort éclectique, mais qui réserve une place importante à l'humanisme, puisqu'elle a publié les monographies de Faludi et de Bach. Les travaux personnels de M. Béla Zolnai, qu'ils concernent le platonisme de la Renaissance ou le jansénisme en Hongrie, savent allier à l'érudition un sentiment très vif de l'esthétique littéraire. Cependant, M. Huszti a fait paraître sur Janus Pannonius un ouvrage capital, dont une traduction, au moins partielle, en italien ou en français, serait la bienvenue. Une suite d'articles qu'il a publiée dans la *Giornale critico della Filosofia italiana* (1930), donne des informations précises sur le platonisme à la cour de Matthias Corvin.

L'histoire des idées en Hongrie a trouvé un maître en la personne de M. Thienemann ; appliquée au xvi^e siècle, sa méthode suggestive a particulièrement mis en valeur l'influence d'Érasme sur l'humanisme hongrois après le désastre de Mohács. On peut dire que la brillante période antérieure a, jusqu'ici, retenu davantage l'attention des spécialistes, ceux de la génération précédente, Eugène Abel, St. Hegedüs, G. Fraknoi, comme aujourd'hui MM. Huszti, Fogel, ainsi que M. L. Juhász et ses collaborateurs. Le xvi^e siècle intéresse à son tour, mais dans ce vaste sujet, le foisonnement d'idées est tel que les enquêtes spéciales les plus diverses doivent étayer les synthèses de la Geistesgeschichte. La publication des textes historiques présente pour l'humanisme hongrois une particulière importance, en raison de l'invasion turque, de son immense retentissement sur tous les domaines de la culture, et aussi du brillant développement de l'historiographie hongroise à cette époque. Aux œuvres de Hongrois comme Oláh, Forgách, Sambuc, Istvánffy, il faut joindre celles d'Italiens : Antonio Bonfino, chroniqueur du règne de Mathias Corvin et J. M. Bruto, historien et polygraphe de la seconde moitié du xvi^e siècle. Les « *Décades* » de Bonfino, texte fort important, seront prochainement rééditées, grâce à la collaboration de MM. J. Fögel, B. Iványi

et L. Juhász, et on dispose d'une édition récente due à F. Toldy de la chronique hongroise de Bruto (*Ungaricum rerum libri, qui exstant*). Pour les divers textes disponibles en latin et en hongrois, il suffit de renvoyer au précieux petit guide que M. E. Lukinich a composé pour la *Société des Sources de l'histoire hongroise*. La philologie, entendue dans le sens le plus technique, fournit à l'histoire de l'humanisme d'indispensables précisions. Sans doute la question essentielle des manuscrits de Corvin méritait, après l'ouvrage de A. Hevesy, des mises au point récentes, comme celle que MM. J. Fögel, G. Fraknoi, P. Gulyás, E. Hoffmann, ont fait paraître en collaboration. Mais, j'ai pu constater aussi en recherchant les manuscrits grecs d'André Dudith, le secours apporté par ces enquêtes pour préciser, au xvi^e siècle, l'utilisation des auteurs anciens, et les relations entre les humanistes. Il convient de signaler ici l'intérêt particulier que les savants philologues de Hongrie portent à l'étude des tacticiens grecs et byzantins, d'une part ; à la chronographie et à l'épopée byzantine, d'autre part ; en raison du retentissement sur le domaine de ces recherches spéciales de certaines traditions hongroises, qu'explique l'histoire militaire et politique. Rome et Genève ne sont pas, en effet, les deux seuls pôles d'attraction opposés de l'humanisme hongrois : sans parler de l'apport ethnique original, il faut tenir compte de l'influence byzantine. On doit à M. R. Vári des recherches critiques précises sur les tacticiens grecs, tandis que M. Moravcsik étudie les textes byzantins du point de vue historique et littéraire.

Enfin, à côté des données politiques et religieuses, on ne peut négliger ni l'histoire des sciences, ni celle de l'art. Goldzieher, à propos de Dudith, et tout récemment Bálint Nagy, à propos de Sambuc, ont fourni sur le progrès de la médecine au xvi^e siècle, des informations utiles ; on attend pour d'autres disciplines, des études documentées. Quant à l'importance de l'élément artistique dans la culture humaniste, il suffit, pour s'en rendre compte, de songer au genre poétique si cultivé alors, des *Emblemata*, et aux rapports qu'il présente avec la gravure et la numismatique. A. Bach a consacré quelques pages précises à cette question, dans son étude sur J. Sambuc, auteur de recueils réputés d'*Emblemata* et d'*Icones*. On ne doit jamais non plus négliger le rôle de la musique dans la culture hongroise. Au xvi^e siècle, les progrès de la Réforme ont favorisé, en Hongrie peut-être plus qu'ailleurs, le développement de la musique religieuse, et il arrive qu'on rencontre des notations musicales dans les recueils de poésies sacrées et même profanes, des humanistes. La survivance dans cette poésie, trop souvent pédante de la tradition du lyrisme choral, n'a pas retenu, comme il conviendrait, l'attention des musicographes.

Ainsi, l'humanisme forme un immense domaine dont la défi-

nition même, encore flottante, peut être précisée, si l'on distingue, entre une forme idéale et permanente de la culture, une période donnée de l'histoire littéraire. Quelle que soit la définition adoptée, elle doit comprendre tant de problèmes que l'esprit serait exposé à se perdre dans cette enquête, sans un effort positif pour coordonner les recherches. Grouper à travers tous les pays, les spécialistes de cette discipline, leur réserver un organe international, ces tâches urgentes, des initiatives hongroises vont peut-être les assumer pour le bénéfice de tous. D'autre part, quel utile instrument serait une revue internationale d'humanisme, rédigée dans les quatre langues les plus usuelles, accueillant aussi des articles en d'autres langues, mais accompagnés de traductions analytiques ? S'il est vrai, comme j'ai lieu de le croire, qu'à Budapest le projet de fonder une telle revue est envisagé très sérieusement par un spécialiste des plus autorisés, qu'il me soit permis, pour terminer, d'en hâter de mes vœux l'apparition. Il suffit de souhaiter peut-être que les circonstances laissent bientôt disponibles les collaborations nécessaires pour une œuvre appelée à rendre de tels services à nos recherches. Elle ferait de Budapest, conformément au rôle traditionnel d'arbitre qui, dans ce domaine, paraît dévolu à la Hongrie, le centre même des études consacrées à l'histoire de l'humanisme européen.

(Paris.)

Pierre COSTIL.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES RELATIONS HUNGARO-ROUMAINE

Dans les dernières années, on assiste en Hongrie à un véritable renouveau des études roumaines, qui est dû, outre la tendance générale, à connaître les problèmes des anciennes nationalités de la Hongrie historique, à l'activité particulièrement féconde des professeurs de philologie roumaine de l'Université de Budapest. C'est à M. Carlo Tagliavini, collaborateur de la *Revue des Études Hongroises* (cf. *L'influsso ungherese sull'antica lessicografia rumena*, *RÉH.*, VI, p. 16-45) que revient le mérite d'avoir réorganisé les cours de linguistique romane et donné une première orientation aux jeunes esprits qui désiraient se vouer à l'étude de la latinité orientale. Son successeur, M. Louis Tamás qui, déjà en 1928, s'est fait un nom par ses travaux sur les plus anciens mots d'origine hongroise du roumain (*Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*, Ung. Jahrb. VIII-IX), est sans doute un des meilleurs spécialistes des rapports hungaro-roumains, dont l'activité laissera

des traces bien durables dans l'histoire des problèmes les plus discutés de la philologie roumaine. Dans ses efforts à faire connaître non seulement aux milieux savants, mais aussi au public cultivé de notre pays les résultats des dernières recherches objectives sur ces questions parfois trop épineuses, il peut s'appuyer aussi sur l'aide très précieuse qui lui est offert par M. Eméric Lukinich, professeur d'histoire de l'Europe Orientale à l'Université de Budapest. C'est à leur collaboration qu'on doit les magnifiques volumes de l'*Archivum Europæ Centro-Orientalis*, cette nouvelle revue fondée en 1935 qui est destinée à réunir d'une manière commode, même pour les savants étrangers, les travaux relatifs au passé et au présent de l'Europe centrale et orientale. Le Comité de rédaction de cette revue, qui est présidé par M. Lukinich et dont le secrétaire est M. Tamás, s'est proposé le but de suivre de près toutes les recherches roumaines qui concernent les relations des Hongrois avec leurs voisins orientaux et de faire là-dessus ses remarques critiques, afin de pouvoir opposer, s'il le faut, aux tendances chauvinistes des ouvrages de propagande les conclusions qui se dégagent des études animées uniquement par l'amour de la vérité scientifique. Mais on aurait tort de croire que sur ce domaine l'activité des philologues et des historiens hongrois reste bornée aux controverses avec leurs collègues roumains, car parallèlement aux travaux polémiques on voit paraître bien des essais qui visent à donner une interprétation nouvelle aux faits essentiels de l'histoire roumaine et surtout aux détails des relations hungaro-roumaines qui sont encore loin d'être connues d'une manière satisfaisante.

Sans doute, le livre roumain qui a soulevé le plus de discussions en Hongrie, c'est le volumineux ouvrage de M. Nicolas Drăganu (*Români în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, Bucarest, 1933). Selon l'auteur, cet ancien élève du Collège Eötvös (École Normale Supérieure), de Budapest, qui est actuellement professeur de Philologie roumaine à l'Université de Cluj-Kolozsvár, il y avait, avant la conquête arpadienne, des masses roumaines autochtones non seulement en Transylvanie, mais aussi en Pannonie (Transdanubie) et dans la Hongrie du Nord et du Nord-Est. Pour démontrer sa thèse, M. Drăganu, qui est un travailleur infatigable et, au moins en apparence, un chercheur très scrupuleux, a réuni une immense documentation qui peut être, en effet, bien impressionnante pour un lecteur non avisé. Néanmoins, les conclusions que le savant roumain s'est efforcé de tirer de son matériel, paraissent, dès le premier moment, si hardies qu'à cet égard même ses compatriotes préféreraient se tenir sur la réserve (cf. N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bucarest, I, p. 117). La réfutation des philologues hongrois ne s'est pas fait attendre : deux ans après, M. Tamás a fait paraître une

étude détaillée (*Rómaiak, románok, oláhok Dácia Trajánában*) dont on trouve un remaniement français dans les deux premiers tomes de l'Archivum Europæ Centro-Orientalis (*Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*). L'auteur de cet essai a donné certainement plus qu'une œuvre de polémique, car il a offert aux philologues et aux historiens une synthèse magistrale qui est un guide sûr et digne de toute confiance pour les problèmes si enchevêtrés et si mêlés de préjugés politiques de la « préhistoire » roumaine. Dans le chapitre qui est consacré aux diverses dénominations collectives des quatre embranchements du roumanisme, M. Tamás insiste sur le fait que la conservation du nom *Romanus* (*Rumân*) est une preuve décisive contre la thèse de la continuité nord-danubienne, car ce nom national ne devint le nom collectif d'un peuple (« *völkerbindendes Kollektivum* », selon la terminologie de Norden) qu'au Sud du Danube, derrière le « limes » où l'Empire réunit toutes ses forces pour résister aux attaques des Barbares. Quant au nom *vlach* (*valach*, Blac(h), etc., cf. *Valaque*), il signifie souvent « berger » dans les langues balkaniques, ce qui prouve que les Roumains étaient le peuple pasteur par excellence de la Péninsule. Cela est d'autant plus probable que même le maintien de l'idiome latin est dû, avant tout, au caractère conservateur de la vie pastorale. A propos de la romanisation de la Dacie, l'auteur constate que l'espace de temps pendant lequel ce processus d'amalgamation dut s'opérer, fut très bref, et que les colons auxquels incombait la tâche d'assimiler à la latinité la population autochtone, étaient venus des provinces lointaines de l'Empire. Il s'ensuit qu'ils ne pouvaient pas devenir des facteurs aussi actifs de la romanisation que les colons italiques de la Transdanubie. D'accord avec M. Zeiller (cf. *Les origines chrétiennes des provinces danubiennes*, Paris, 1918, p. 41), l'auteur dénie catégoriquement l'existence d'un christianisme dacien. Quant à la fameuse évacuation sous Aurélien, il l'admet non seulement pour l'armée et les fonctionnaires, mais aussi pour la population civile. En considération de ces faits, M. Tamás regarde la thèse de la continuité latino-roumaine comme une survivance tardive des élucubrations humanistes. A propos de la pénétration des Roumains en Transylvanie, il précise que le plus ancien mot d'origine roumaine n'apparaît en hongrois qu'au xvi^e siècle et que le plus ancien nom de personne qui est attesté dans les documents latins de Hongrie, ne date que du début du xiii^e. Dans le dernier chapitre, l'auteur jette un jour nouveau sur les données du Notaire Anonyme du roi Bela qu'on cite, depuis, le « *Supplex Libellus Valachorum* » (1791), comme autant de preuves péremptoires pour la conservation du roumanisme dacien. A cet égard, l'auteur partage l'opinion de M. Hóman et d'autres historiens hongrois qui soutiennent que

sur ce point, de même que sur bien d'autres, l'Anonyme ne fit que replacer dans le passé les conditions ethniques de son époque. La conclusion que le savant hongrois oppose à la théorie de M. Drăganu, est donc à peu près la suivante : l'infiltration massive des Roumains sud-danubiens en Transylvanie ne peut être antérieure aux XII^e-XIII^e siècles, et par conséquent, elle est séparée par un intervalle de plus de sept cents ans de l'extinction des derniers groupes romanisés de la Dacie Trajane.

L'étude de M. Étienne Kniezsa (*Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*, Budapest, 1936) s'attache étroitement à celle de M. Tamás. Tandis que celui-ci a donné une orientation générale sur les problèmes de la formation de la langue et du peuple roumains, l'excellent slaviste qu'est M. Kniezsa, s'est proposé de soumettre à un examen critique la documentation de M. Drăganu. Il passe donc en revue tous les noms de personnes et de lieux qui servent d'arguments à son adversaire, en énumère les variantes avec un grand luxe de détails et met en relief un principe qu'on néglige malheureusement trop souvent dans les recherches étymologiques ; à son avis, il est impossible d'établir d'une manière certaine l'origine d'un nom de lieu, d'un nom de personne ou même d'un mot quelconque sans prendre en considération toutes les formes attestées dans les sources et sans tenir compte aussi des possibilités homonymiques dans les langues d'origine qui entrent en ligne de compte. Selon M. Kniezsa, le travail de M. Drăganu ne satisfait que très rarement à ces exigences, puisque l'auteur, qui ne se soucie guère de la critique de ses sources, puise souvent ses informations dans des éditions et publications réputées pour leur inexactitude. Il prend des termes latins retraduits du hongrois (p. ex. : *Piscina rotunda*, cf. *Kerektó* « lac rond ») pour des mots roumains qui seraient intercalés dans les textes des chartes de Hongrie. Si une dénomination hongroise a, par hasard, un sens en roumain aussi, il n'hésite pas à l'attribuer à l'influence du peuple auquel il appartient. Il se laisse séduire par des similitudes de caractère purement acoustique, afin de pouvoir ramasser un nombre plus grand d'arguments en faveur de sa thèse. M. Kniezsa finit donc par conclure qu'il faut définitivement renoncer à chercher des Roumains en Pannonie et dans les Carpathes du Nord.

A propos de la latinité de la Transdanubie, il convient de signaler encore la brève synthèse de M. Ladislav Gáldi (*Le romanisme transdanubien*, Rome, 1937) où les faits essentiels de la langue des inscriptions pannoniennes sont placés dans les cadres des investigations historiques et archéologiques. L'auteur réussit à démontrer que le parler roman qui était probablement en formation dans cette province habitée par une population italo-celtique et illyrienne, appartenait indubitablement aux langues

romanes de type occidental, étant proche parent de la langue du Norique et des idiomes rhétiques. Il est à remarquer que tout récemment les recherches de M. W. von Wartburg sur les grandes divisions de la Romania, ont abouti à des résultats analogues (cf. *La posizione della lingua italiana nel mondo neolatino*, Leipzig, 1936, carte 1).

A côté de ces ouvrages de caractère historico-philologique qui sont consacrés, comme nous venons de voir, à la réfutation de la thèse de la continuité transylvanienne, on pourrait signaler toute une série d'études qui jettent un jour nouveau sur d'autres détails peu connus de l'histoire roumaine. Rappelons, à titre d'exemple, l'article de M. L. Rásonyi sur les relations cumano-roumaines (*Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'État des Roumains. L'origine des Basaraba*, Arch. Eur. Centro-Or., I, 221-253) où l'excellent turcologue cherche à prouver par une documentation anthroponymique particulièrement étendue que le nom de ce grand prince organisateur des Roumains, qui, pour un moment, s'opposa avec succès à la chevalerie brillante de Charles d'Anjou, est d'origine turque et qu'il signifie « père conquérant » ou « père régnant ». Si l'on tient compte du fait que même dans les synthèses les plus modernes de l'histoire roumaine, la contribution des peuples turcs aux premières cristallisations d'État n'est pas appréciée à sa juste valeur, on a au moins une idée de l'importance capitale des considérations que M. Rásonyi développe à propos de l'explication du nom de Basaraba.

Mais ne croyons pas que les spécialistes des autres disciplines historiques ne s'adonnent pas avec un zèle égal à l'étude des relations hongro-roumaines. Pour l'influence que la musique populaire hongroise a exercée sur celle des peuples environnants, on a maintenant une synthèse excellente de M. Béla Bartók (*La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins*, Budapest, 1936) qui fait voir en détail les diverses adaptations des mélodies hongroises. Quoique « la question des influences réciproques des mélodies populaires hongroises et roumaines soit particulièrement compliquée par suite de l'hétérogénéité de la mélodie populaire roumaine », le grand musicologue hongrois sait déceler avec une rare intuition les faits essentiels de cette évolution bien complexe.

Néanmoins pour donner un tableau complet de la vie intellectuelle du roumanisme, il faut approfondir, outre les recherches historiques, aussi l'étude de la langue et de la littérature. En fait d'histoire littéraire, on a à citer tout d'abord deux essais de synthèse qui ont paru dans un recueil rédigé par M. Nicolas Asztalos (*La Transylvanie historique*, 1936). Le premier, celui de M. L. Tamás est consacré aux Roumains transylvains en général et surtout à leur littérature qui s'est développée en bonne partie sous l'influence

de la civilisation hongroise. En effet, rien n'est moins fondé que de prétendre, comme M. T. Bratu l'a fait dans une conférence à Berlin (cf. *Die deutschen Volksbücher bei den Rumänen*, Jena-Leipzig, 1936, p. 5), que les Hongrois aient rompu les liens du roumanisme avec la culture occidentale. Pour émettre pareilles assertions dénuées de tout fondement, il faut avoir oublié que les princes de Transylvanie ont soutenu, pendant des siècles, tous les efforts intellectuels des Roumains et que même les théories de l'« école transylvaine » auraient pu difficilement prendre naissance sans l'aide compréhensif des humanistes hongrois. M. Tamás fait bien ressortir les diverses étapes de cette évolution de plusieurs siècles, mais il est dommage que son esquisse n'embrasse pas la période moderne de la littérature (xix^e-xx^e s.). Sur ce point, elle devrait être complétée par l'étude de M. Alexandre Kozocsa qui est parue dans le même recueil, mais qui, malheureusement, n'est pas aussi approfondie qu'on l'aurait désirée. Quant à l'étude de M. Constantin Sulica (*L'influence de la littérature et de la civilisation hongroises sur la littérature et la civilisation roumaines*, Szeged, 1937), c'est une synthèse très personnelle, mais riche en faits inédits, dans laquelle on regrette de ne pas retrouver avec une plus grande abondance de détails les faits primordiaux de la littérature roumaine moderne de Transylvanie. Rappelons encore, pour terminer cette brève revue des travaux d'histoire littéraire, les diverses contributions de M. L. Gáldi qui a essayé d'esquisser d'une manière générale le caractère et les rapports mutuels des provinces roumanophones situées sur les deux versants des Carpathes au point de vue de l'évolution de la littérature roumaine, faisant une place convenable à l'apport des civilisations étrangères avec lesquelles les Roumains avaient, par le passé, des contacts durables (cf. *Les problèmes géographiques de l'histoire de la littérature roumaine*, Budapest, 1935, *Eminescu et l'Europe Centrale*, Apollo, IV, p. 134-160). Il n'est pas douteux que tous ces efforts devront aboutir bientôt à une histoire générale de la littérature roumaine de Transylvanie, considérée à juste titre comme une partie intégrante de la vie intellectuelle hongroise.

Parmi les travaux linguistiques qui concernent les rapports hungaro-roumains, il faut nommer en premier lieu un nouveau dictionnaire du dialecte des Hongrois de Moldavie (dits « Csángó ») qui contient les matériaux réunis, encore bien avant la Grande Guerre, par le Finnois Yrjö Wichmann (*Wörterbuch des ungarischen Moldauer Nordend des Hétfaluer Dialektes nebst grammatischen aufzeichnungen und Texten aus dem Nordcsángóidialekt*, Herausgeg. v. B. Csűry u. A. Kannisto, Helsinki, 1936). C'est un tableau saisissant de la pénétration des mots d'origine roumaine dans un patois latéral du domaine linguistique hongrois. A cet

égard aussi l'étude ethnographique de M. Gabriel Lükő (*Les Csángó de Moldavie*, I, Budapest, 1936) fournit quelques renseignements bien intéressants. Ces travaux montrent déjà l'importance capitale des études qui seraient à entreprendre dans le domaine des contacts linguistiques hungaro-roumains.

Comme ce compte rendu bien sommaire permet déjà de constater, les savants hongrois se vouent avec une attention toute particulière à l'étude des rapports de leur peuple avec les représentants de la latinité orientale, et il n'y a pas de doute que les travaux qu'ils consacrent à ces questions, serviront à élucider bien des problèmes âprement discutés de l'histoire des pays centre-européens.

(Budapest.)

Ladislas GÁLDI.
